

Iosif Brodski. « La fin d'une belle époque ».

(traduction de Georges Nivat)

Puisque l'art de poésie exige des mots, moi
Ambassadeur chauve, sourd, et morose
D'une puissance de second rang liée avec l'Autre, la Super-
Pour économiser mon pauvre cerveau,
A moi-même tends un manteau et descends
Au kiosque à journaux.

Le vent chasse les feuilles. D'obscures lampes usées,
En ce minable quartier dont la devise est : Vive les miroirs
Où l'immenses flaques aidant, tout devient abondance.
Même les voleurs dérobent les oranges pour en gratter l'amalgame.
Au demeurant le sentiment quand on se voit dans le tain,
Ce sentiment, pour moi, est perdu.

En nos mornes contrées, tout est fait pour l'hiver : rêves,
Murs des prisons, manteaux, toilettes des fiancées
Couleur de neige fraîche, boissons, l'aiguille des secondes,
Les gilets des moineaux, la crasse de alcalins qui effacent le cadran,
Les mœurs puritaines, les sous-vêtements. Aux violonistes
Leurs chaufferettes d'acajou.

Immobile royaume. En découvrant les chiffres de la production du pays
An fonte et en plomb, on secoue la tête comme un dingue,
On se rappelle le pouvoir d'antan, les Cosaques, fouets et baïonnettes.
Les aigles comme des aimants s'accrochent aux plaques de fer,
Et même les chaises empaillées ici sont agencées
Avec vis et écrous.

Seuls les poissons des mers connaissent la liberté et son prix,
Mais leur silence nous contraint à élaborer nos propres
Billets et caisses enregistreuses. L'espace est une liste de prix,
Le Temps, lui, doit sa vie à la mort. Il lui faut des corps et des choses,
Il n'en trouve l'essentiel que dans les légumes frais.
Le coq regarde le carillon.

Vive à l'Ère des Exploits, en gardant sérénité,
Malheureusement, n'est pas facile. On peut trouser la jupe,
On ne verra rein de nouveau, point de merveilles.
Ce n'est pas qu'ici on obéisse strictement à Lobatchevski,
Mais le monde immense doit, à la fin, se rétrécir, et c'est ici

La fin des perspectives.

Serait-ce que les espions ont chipé la carte d'Europe,
Serait-ce que des six parties du monde, les cinq autres
Ont perdu ce qui compose la Sixième – c'est perdu de vue,
C'est bien trop loin. Ou alors une bonne fée
me jette es mauvais sorts – Fuir hors d'ici, impossible !
A moi-même je sers le vermouth, le serveur est hors de portée,
Et je caresse mon vieux chat.

Alors quoi ? balle à la tempe, comme un doigt sur l'erreur ?
Ou bien filer par la mer, comme un Christ sur l'eau ? Déguerpir
En cargo ou en loco – les yeux autour, alourdis par gel et gnôle,
N'ont cure de ton choix – peu importe ! La honte ne brûle pas.
Sur le rail, la locomotive est sans trace, comme l'eau
Après la barque.

Mais que nous dit la gazette à la rubrique « Crime et délit » ?
Condamnation exécutée. Sur quoi, le *quidam* enfoui dans son journal,
Par les ronds de fer de ses besicles, aperçoit
Contre le mur nu, un homme couché, visage en terre,
Mais il ne dort pas. Car les rêves ont le droit de mépriser
La coupole que troue la balle.

Le perçant regard de notre ère prend racine dans
Des temps de cécité commune, bien incapables de
Distinguer qui tombe du berceau ou de l'arceau.
Dommage, y a plein d'assiettes, mais point de table tournante -
Pour t'interroger, Riourik!

Le perçant regard de notre ère ne voit de choses qu'en impasse.
Point ne sied aujourd'hui de monter en pensée aux arbres,
Comme au temps d'Igor – mieux vaut cracher au mur. Un prince,
Non, un monstre accourra. Inutile d'arracher plume à l'aigle
Pour achever le chant. Tête innocente n'a en réserve
Qu'attendre le bourreau avec le laurier.